

*Bibliothèque numérique*

**medic@**

**Provanchieres, Simon de. Discours  
sur l'inaipétence d'un enfant...qui n'a  
beu ny mangé depuis dix-neuf mois,  
...seconde edition augmentee**

*A Sens, chez Georges Niverd, 1612.*

*Cote : 90958 t. 70 n° 8*



**(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)**

Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?90958x070x08>

73 8.  
DISCOVRS SVR

L'INAPPETENCE D'VN  
ENFANT DE VAVPROFONDE  
confins de Sens, qui n'a beu ny mangé  
de puis dix-neuf mois.

PAR SIMEON DE PROVANCHERES  
MEDECIN DV ROY.

SECONDE ÉDITION AVGMENTEE.

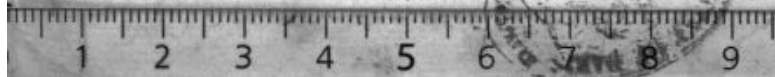
par l'Authheur d'un second discours. page 23



A S E N S,

Chez GEORGE NIVERD, Imprimeur &  
Libraire, demeurant en la grand rue, deuant  
le Palais, à l'Esperance.

M. DC. XII.



## L'IMPRIMEUR

## AU LECTEUR.

**V**ous avez veu le discours de l'inappetence d'un enfant de vauprofonde, fait par le Sieur de Provancheres Medecin du R o y, des le commencement de l'année presente. Je l'ay creu auoir esté bien receu, puis que trois moys apres l'impression, ie suis demeuré sans aucuns exemplaires ; Et ay bien reconnu, par la recherche que l'on en a faite depuis, que ie deuois luy donner vne seconde impression. Il semble que ie deusse l'auoir fait plus tost, mais ie desirois l'accroistre des obseruations de l'autheur sur ce subiet. Son intention estoit de communiquer seulement son manuscrit à ses plus familiers amis, & faisoit scrupule de luy donner la presse, mais i'ay usé d'importunitez si grandes, qu'en fin il a acquiescé a mes prieres, vous aurez ce contentement par la lecture qu'en ferez, d'estre confirmez en la creance d'une chose si rare, & louerez le soing que l'Autheur a eu d'en estre esclarci, afin de leuer tout le doubte, que la non-veüe de l'enfant pouuoit apporter à ceux qui ne croyent que soubz bonne caution.



DISCOVRS SVR L'INAP-  
PETENCE D'VN ENFANT DE  
Vauprofonde confins de Sens,  
qui n'a beu ny mangé depuis  
dix-neuf mois.

PAR SIMEON DE PROVANCHERES  
*Medecin du Roy.*

**M**ONSIEVR vous m'escriuez  
d'un discours en forme de lettre  
tombé en vos mains, sur le sub-  
iect d'un enfant de l'age de dix  
ans, natif de Vouprofonde, dis-  
tant de trois lieues de Sens, qui  
vit sans boire & sans manger, n'a  
beu ny mangé, ny rendu aucuns excrements, depuis  
sept mois, ayant toutes autres fonctions libres: &  
cecy est ce que ie iuge digne d'admiration, & fort es-  
trange en vn enfant, qui semble debuoir sans cesse  
auoir le pain en main, & le morceau à la bouche.  
Vous croyez qu'estant ce narré de l'un de noz Chi-  
rurgiens, que vostre creance sera fortifiée, si ie veux  
prétre la peine de vous escrire ce que i'en puis auoir  
ouy & appris. Vous me faites vn singulier plaisir, voi-  
re m'obligez extremement, de me donner moyen  
vous tesmoigner par effect la puissâce que mes amis  
A ij



ont sur moy, & que la peine que ie puis prédre à leur occasion m'est tres-agreable. Faisant doncques estat de vostre amitié i'ay pris resolution de satisfaire à vostre desir, & outrepassant les termes d'une simple lettre & aduis entrer en vn discours de plus longue haleine. l'Autheur de la lettre qu'avez veüe me l'ayant presentee, ie me suis donné le loysir de la voir & lire. Je loue certes sa curiosité & son intention, en ce qu'il à voulu cōmuniquer vne chose si rare & digne d'estre publiee. Il s'est aucunemēt pressé, mais il ne pouuoit taire ce merueille, qui merite bien vne plume delicate, vn traité solide, & pour le faire dignement vn Philosophe & Medecin. Je ne seray iamais si presumptueux que de m'en iuger capable, ains ie proteste n'auoir autre dessein que d'esbaucher ce subiect, & cōuier ceux qui ont plus de merite que moy de le polir & rēdre à la perfection. Quantau fait il est bien veritable & sans imposition, au rapport de ceux du lieu que i'ay ouïs, & de plusieurs du voisinage dignes de foy qui me l'ont cōfirmé. Ioinct que la dissimulation ne peut tōber en vn enfant pour le rendre douteux.

La difficulté gist en la recherche de la cause, qui ne peut estre que rare, puis que le ffect est du tout extraordinaire. Et pour y entrer, ie dis que la priuation de mager & boire & l'inappetēce en cest enfant, luy est commune avec d'autres, mētionnez par plusieurs graues & fidelles Autheurs, au rapport desquels on se doit assurer : & ceux la ont esté en diuers siecles & aages, comme luy, inapetens: ont vescu sans manger & sans boire non vne sepmaine, vn mois, vn an : mais plusieurs sepmaines, mois & annees : si que la difficulté ne se rencontre qu'en la cause. Pour s'en es-

clarcir, il faut se représenter ce qui est l'appetit de l'homme, la fin duquel est la restauration de ce qui s'évapore de sa substance, par la perte duquel appetit il est nécessaire de redre bien tost les derniers soupirs, étant tout perspirable & évaporable pour la rarité de sa substance, & que plus notoirement se voit en luy la contrariété des qualitez premières, en l'inegalité desquelles l'homme ne peut longuement subsister: & sous ces considerations Hippocrates à dit que la vie de l'homme est courte. Remarquons en luy la substance, & en la substance les parties solides, fluides & rapides: & sous l'estendue des solides les os, tédons, membranes, nerfs, venes, arteres, chair, graisse & cuir: sous les liquides les humeurs: és humeurs le sang, la pituite, la cholere & la melancholie: tous sucz diuisez & differents en affections, mais conioinctement vnies en la masse sanguinaire, dedás l'enclos des venes tant que l'homme est animé & plein de vie. Dónons aus rapides les esprits, le naturel vital & animal, raportez au foye, au cueur & au cerueau, étant le naturel la matiere du vital, & cestuicy matiere de l'animal. Ore est il que toutes ces parties constituentes la substance de l'homme, ne se trouueront auoir vn estat tousiours semblable à soy, tousiours ferme & stable: ains estre subiectes à mutation, & à vn cōtinuel flux, lequel les oblige à vne continuelle reparation. Et en suite de ce, elles sont portees par vne inclination naturelle à appeter ce qui leur máque. Car l'appetit est des choses absentes & non presentes. Mais il ne leur suffit d'estre douces de cest appetit, qui leur est propre & né en elles, par-ce que son action seroit sans effect s'il n'estoit secouru d'un appetit naturel, que le

A iij

foye luy influe cōme source des facultez naturelles cōmunes a toutes les parties : & encore de celuy qui est animal ou sensitif, auquel le sens commun donne son departement, & le loge à la bouche du ventricule, qui est organe & instrument de l'appetit, ou il fait la charge qui luy est cōmise, pour veu que ceste partie soit capable de la receuoir, par sa bonne temperature, conformation & vnion. Ceste bouche du ventricule se trouuant ainsi disposee, exerce sa fonction par le cōcours de plusieurs mouuemens, desquels le premier est l'inanition des parties, luy succede l'attraction des venes, à celle cy la suction de la bouche du ventricule, puis le resentimēt de ceste suction, laquelle s'esleue au ciel du sens commun à ce qu'esmeu & excité du mouuemēt de suction, il resueille la faculté sensitive, luy trace son chemin, & la guidant par les nerfs, luy donne le gouuernement & cōmandement sur la place, la renge sous son obeissance, & met en son debuoir : & lors ceste partie instrumētale faict sa fonction, court à l'alimēt, qui luy est necessaire pour restaurer ce qui est decheu des parties euaporables tant solides liquides que rapides. Ces moyēs de l'appetit ont vne telle liaison, que le manquemēt de l'un est bastant pour troubler toute l'œconomie naturelle du viure : & de la surgit vne inappetence, la fin de laquelle est la mort ineuitable de l'homme. Car de l'inappetēce vient le defect de māger, du defect vne atrophie & nō-nouriture des parties, & de ceste non-nouriture la mort. De la nous faisons ceste resolutiō quel'entretien & conseruation de la vie depend du manger, & que sans māger il est impossible de viure. Mais ceste fōction de manger n'est pas vne fonction

continue : car il faut du temps & de l'interual pour cuire & digerer la viade, & en cuisant la conuertir en vne substance conuenable & propre a nourrir, estât prealablement attiree & receüe, puis retenüe & finalement deschargee dedäs les intestins, qui sont les canaux par lesquels elle est distribuee. Toutes ces actions differentes desirent diuers moments du temps, elles s'entresuiuent, & se fõt les vnes apres les autres, & non en vn mesme instant : mais le temps qui leur est donné se suit de prez, & cest interual est de peu de duree, plus ou moins selon que la chaleur naturelle, a plus ou moins de vigueur, consomme plus ou moins de la substance euaporable. Doncques pour reparer l'inanition, que la chaleur occasionne en la substance humaine, & dissipable plus que toute autre, il est necessaire demāger : & pour-ce que le dechet d'une substance si fluide va viste, la refection doit aller de mesme pas. Je scay bien que par maladies & accidens l'inappetence peut estre introduite & qu'ils peuuent demolir l'apetit pour vn temps, ruiner & destruire les moyens avec lesquels il paruient    son but, qui est la restauration de ce qui est descheu de la matiere exhalable. Et qu'ainsi soit supposons n'y auoir aucune inanition   s parties, en elles cesse l'attraction des venes, si les venes n'attirent, la suction du v  tricule est en repos : car en attirant elles le stimulent    faire ouuerture de la bouche partie superieure de l'estomach, & luy donnent le mouuement de suction, cessant lequel, le sens commun n'est c  ui      luy deferer la faculté sensitiue,    la suite de laquelle est l'acti  , comme    la suite de la cause est l'effect : & ceste faculté luy estant, denice l'indigence des parties ne peut estre



resentie, & en ce cas elles n'appetent, ny ne desirerent l'alimēt neceſſaire à la vie: ſi que luy deſaillāt le deſir, il en arrive, ce que nous en auōs dit, la nō-nourriture du corps, bien toſt apres la perte de la vie. Ainſi vous voyez cōme euidēment les mouuēments de l'appetit preſeus & reiglez reparēt les breches de l'inanitiō, & comme absents, par vne conſequence infalible, ils donnent entrée à la mort. Nous recuillōs de ce que deſſus, que la ſubſtance de l'homme eſt diſſipable, & que ſe diſſipant cōtinuellement, elle ſe doit reparer. Que l'appetit qui nous eſt donné à ceſt effect, nous cōuie a māger pour viure, & de iour en iour, qui plus qui moins, & chacun ſelon ſa portee. Ceſte façon de viure iournaliere eſt commune à tout ſexe, en tout aage, & perſonne n'en peut eſtre exēpte ſelō le cours ordinaire de la nature humaine. La raiſon y conſent, l'experience nous le fait voir, autremēt la chaleur naturelle & l'humidité radicale inſeparablement vnies, eſquels la vie cōſiſte priuees de leur entretien ſe rendent languides, ſe conſomment & eſteignent apparemment, & en peu de iours: principalement ſi la lēſion eſt notable eſ mouuēments naturels & animaux, à l'aliment pour ſa conſeruation & reſtauration: leſquels eſtant offenſez, il ne peut eſtre conſeruē ne reſtaurē. Je diſ offenſez grandement, & en ſorte que l'appetit ſoit aboly. Et alors, ou la faculté ſenſitiue eſt intercepte par vices propres au cerueau, & nerfs deferents: ou elle eſt tranſmiſe & portee, mais non receüe, par autres vices affectez à la bouche du ventricule ce qu'aduenant le ſentiment de ſuction luy māque: Ou bien la faculté naturelle & inſite ne reueille point l'influente, de ſorte que la ſuction qui eſt le mouue-

ment de la bouche du ventricule, cessant & estant en demeure, les autres fonctions viennent à deffailir soit que la lésion en appartienne à ceste parrie organique & luy soit propre, soit qu'elle luy soit communiquée par les parties qui sont au dessoubz d'elle. Ou le vice se rencontre en la faculté attractive des venes : car si elles n'attirent, qui est contre leur particuliere inclination, la concupiscence naturelle ne peut faire ce qui est de son office, & n'entre au debvoir de sa charge : Où finalement il n'y a point d'inanition en toutes les parties du corps, & ne se trouve en la substance des parties, tant solides fluides que rapides aucune diminution ou dechet, contre la loy de la nature humaine, qui ne peut estre sans inanition, puisque les principes & fondemens de la vie sont de soy, & de moment en moment consommables. Car la vie mesme, qui est vne action, ne peut subsister en vn mesme estat, & auoir en soy vne immutabilité & constance. Si doncques l'appetit est aboly par les tares vitieuses, qui peuuent empêcher le cours naturel des mouuemens, qui conseruoient les parties & reparoient la perte de leur substance, il s'ensuit que telle abolition ne peut estre, qu'elle ne face breche visiblement à la vie, & endommage l'habitude naturelle des parties lesquelles n'estant maintenues ny restituées, certes d'un sain & entier estat auquel elles estoient se iettent facilement & sensiblement en vn pire, s'attenuent, s'amaigrissent s'esteignent & mortifient. Car si naturellement, & d'une suite non interrompue, se deperit quelque portion de la substance, il faut que la reparation se face selon la mesure du flux, consequemment sans interruption. Et par ces considerations nous admirons, & admirans

B.

recherchons cōment l'enfant, subiect de ce discours, viuuant sans boire & sans manger de puis sept mois puisse subsister avec ses fōctions naturelles, vitales & animales, toutes libres, fors celles qui doibuent sans cesse conuertir l'homme à l'aliment, car les fōctions selon la destination des parties prennent leur force & vigueur de l'alimēt, la subtraction duquel importe à leur conseruation & vie. Et nean-moins cest enfant priué de nourriture, par le māquement d'appetit, vit sans emaciation, du moins à vescu iusques à present le corps demeurant en sa plenitude, il court, il va d'un pied ferme, iouē avec ses pareils, veille & dort alternatiuemēt, est exempt de douleurs, ne plaint rien que l'ō puisse remarquer. Et certes s'il auoit quelque touche & reseriment de mal, il se manifesteroit, & vn ieune enfant cōme il est ne pourroit iamais le cacher, ny dissimuler. Chacun mal porte son bouchon & enseigne: de sorte que si l'enfant ne māgeoit ny ne beuuoit point, pour raison des vices appartenans ou aux facultez, ou à l'organe de l'appetit, ils se donneroient à cognoistre par leurs propres signes & effects, cōme le feu par sa fumée, lueur & chaleur. Mais quoy? est-ce de necessité, que pour viure suiuant le cours ordinaire & loy immuable de la nature, il faille que l'homme boiue & mange de iour en iour, & qu'il ne puisse sans mourir se passer de boire & māger quelque suite non de iours, mais de sepmaines, de mois & d'années? Qu'il ne puisse par quelques iours viure sans alimēts, & qu'il ny aye des causes naturelles de cela, il n'en faut aucunemēt doubter: & cela se voit tous les iours en plusieurs, qui s'abstiennent de māger volontairement s'ils sont sains, & non volontairement s'ils

sont malades: mais de passer, tant en santé que maladie plusieurs septmaines, mois & années sans nourriture, il ne se peut naturellemēt, puis que cest vne loy naturelle commune à tous homme, qu'il faut manger & boire de iour en iour pour viure. Son estre ne peut permettre le contraire, son entrée au monde y repugne, tout ce qui est considerable au corps humain le reduisent à ceste necessité, La volonté en l'hōme peut beaucoup, mais elle n'a le pouuoir de frâchir & rompre les barrieres de la nature humaine. Celuy qui seroit si osé d'attenter le contraire, appelleroit Dieu au combat, s'opposeroit aus terminations du Ciel, & de ce souuerain architecte, qui à donné aus choses par luy créées la propriété de leur estre, & les a destinées par vn ordre reiglé à ce qui est de leurs fonctions: Elles viuent, se meuuent & agissent comme il l'a voulu. Mais voyons ceste necessité de māger & boire es choses qui se considerent au corps humain. Hippocrates les a reduictes en trois, en la substance, facultez & actions. Nous l'auons cy deuant assez fait recognoistre en la substance solide & fluide de laquelle sans intermission & relache se va tousiours deperissant quelque parcelle, puis que la chaleur principe de vie agit sans cesse, & agissant consomme tousiours la chose contre laquelle sa force est employée: de sorte que si par la prouidence de la nature ceste perte n'estoit réparée incessamment, l'indiuidu s'aneantiroit, & iroit le grand galop à la fin: mais pource qu'en la substance du corps humain, la dissipation a esté euidente, & qu'à faute de nourriture les parties tant solides que liquides se recognoissent euaporables, & que nous auons passé sous silence le plus prompt du troisieme prin-

B ij



cipe de la substance, qui est des esprits, auant que d'entrer en la consideration des facultez & actions, il fault en toucher vn mot.

Les deux premiers principes constituans la substance estoient les membres solides & les humeurs, le tiers se resout és esprits, & en eus nous pouuons voir clairement vn flux tres-veritable, pour raison duquel l'homme est necessité de boire & manger, la demonstration en est facile. Car plus vne chose est vaporeuse & d'une plus tenue matiere, tant plus tost elle se dissipe: ores est il quel'esprit est vne subtile vapeur exprimee du sang, esprit qui au foye est naturel, & sert de matiere, comme nous lauons dit cy deuant, au vital, lequel tenant son siege au cœur, distribue par les canaux arterieux la chaleur qui viuifie les parties, & ce vital esleué iusques aus ventricules du cerueau, sert de matiere à l'animal. Ce dernier loge au dongeon & plus eminent lieu de l'homme, faisant sa reueüe & departement par les nerfs tant motifs que sensitifs, rend toutes les parties capables de mouuement & sentimēt: soit de l'un ou de l'autre des espritz la substance est aërienne, car l'air mesme externe fait partie de la substance, c'est vn corps subtil & tenue, partât fort prompt à s'euaporer, qui pour estre maintenu, à behoing d'une prompte restauration. Contemplez avec moy que la necessité de les reparer subitement vient de leur generation, & du moyen que la nature en à donné. Car l'esprit est vn extraict du sang, le sang est vn extraict de l'aliment, & la vie est contrinuée, conseruée & maintenué par la nourriture iournaliere, que l'estomach premier instrumēt de la nutrition luy donne, parce que l'aliment est la

matiere du sang, & le sang matiere de l'esprit: c'est vne succession perpetuelle, laquelle est sans repos & interual. Voyla comme l'homme est obligé à manger & boire pour la generation & conseruation des esprits, la substance desquels est plus que tout autre dissipable. Aduisons finalement comme les facultez & actions aussi bien que la substance sont considerables au corps humain, desirent & aduouent ceste necessité de manger pour viure. Nous frapperons d'une pierre deux coups: car si nous la faisons paroistre es facultez, puis que les actions en sont les effectz, ceste necessité se fera remarquer en tous les deux soubz la faueur des raisons qui leurs sont communes. C'est chose recognuë que les facultez sont diuisees en trois en la naturelle, vitale & animale, & chacune tient son estre de l'ame, & en deriue comme le ruisseau de sa source. Ceste ame à son esgard est vniue, toute en tout, & en chacune partie toute, mais elle est douée de plusieurs facultez pour luy seruir en actions distinctes & differentes. Car la naturelle à son throsne au foye, & preside à la nutrition, accroissement & generation. La vitale à le sien au cœur, & luy appartient les motions vitales, par lesquelles elle donne non la nourriture, non le sentiment ou mouvement, mais la vie, qu'elle defend & affranchit de toute corruption & pourriture. L'animal à pour son palais le cerueau, & luy sont les puissances & actions sensitiues, motiues & intellectiues afferuies & assubiecties. Tâdis que l'homme à l'vsufruit de la vie, toutes des facultez sont en exercice, l'ame ne les tient oyseuses, & ne peuuent estant commandées par vne dame absolue estre seruantes inutiles. Elles donc-

B ij.

qués se communiquent par le ministère des espritz naturel, vital & animal en toute l'estendue des parties du corps humain, & n'y a que l'assistance des espritz, qui leur donne cours. Que si les espritz reparables de moment en moment, à raison de leur tenuité & substance aérienne, manquent de nourriture comment feront ilz leur office ? & s'ilz defaillent, ou en seront les facultez ? qu'elz effectz en tirerez vous ? partaut l'integrité & maintien des actions demeure par la subtraction de tout ce qui peut empescher, ou endommager les facultez : & celles cy sont en leur debuoir portées de leurs espritz determinement aux parties, qui sont organes de leurs fonctions, & pour rendre ce service actuel & ordinaire, il faut que les espritz soient nourriz continuellement, afin qu'ilz puissent suffire à vne continuelle operation, telle qu'est celle de la nutrition, laquelle dure sans cesse, & s'embefongne iusques au iour final de la vie. Que si le corps s'en peut passer la durée de quelques iours il ne faut l'estendre à des sepmaines; à des mois, à des années, mais l'experience en ce ieune enfant fait voir le contraire, car il y a sept mois qu'il vit sans boire & sans manger au veu & sçeu de tout le monde. Or puis que c'est chose de laquelle il faut aussi peu doubter que du iour en plain midy, voyons quelz sont les moyens de le conseruer & tenir en vie sans alimentz. Je dis que cela estant, & rien ne se faisant sans cause, qu'il y doibt auoir vne cause vraye de ceste inappetence & continuation de vie sans nourriture. Mais d'où la tirerons nous ? sera-ce des causes naturelles de l'inappetence ? comme de l'abstraction du sens commun, par quelque violent obiect : Où

de l'empeschement des facultez, par le defect des esprits : Où de l'intemperie, mauuaise cōformation, ou solution d'vnité en l'organe de l'appetit : Où de l'obstruction des venes: où de la repletiō du corps en toutes ses parties. Non, & toutes choses bien & deuemēt examinées ne peuuent admettre ceste priuation de nourriture au corps humain, sans vne notable læsion de la santé & de la vie. Car les causes manifestes qui introduisent l'inappetence endommagent & ruinent les fonctions des parties, voire mettent fin à la vie si elles ne sont retréchées, combatues & surmontées avec beaucoup de soing & d'industrie: & certes si l'entretien de la vie depend de l'aliment, la priuation du manger & boire est vne assurée voye à la mort. Et outre ce, si la vie consiste en chaleur & humidité, & ces deux des le premier abord de la vie se vont continuellement cōsommants, & qu'il n'y aye antre moyen de reparer le dechet que par le manger & boire, il s'ensuit à faulte de ceste refection continuelle, cōme le dechet en est continuel, que l'homme en peu de temps perde l'vsage de la vie. Nous auons suffisammēt esclarcy ceste matiere au progrès de ce discours, il est doncques necessaires en la recherche de la vraye cause, de se ietter entre les bras d'un subiect plausible, auquel noz esprits ayent le cōtētement d'acquiescer. Ceux qui ont creu que l'on peut viure sans boire & sans manger vne longue traitte de temps & neanmoins sans la limiter pensent leur opinion estre fermement establie quand ils mettent en auant que la chaleur naturelle peut estre petite, l'humeur radicale abondante, crasse, dense & visqueuse, & en vn subiect de temperament froid, & qui pour ce respect resiste



d'autant plus à la qualité consommante de la chaleur d'abondant qu'il peut se rencôtrer vne grande quantité de phlegme qui aura pouuoir d'employer la vertu & l'efficace de la chaleur naturelle, & l'entretenir sans besoing d'autre nourriture vne longue espace de temps. Voyons par le menu ce qui en est. Si la chaleur est supposée petite, d'autant en est elle plus tost dissipée: & si elle va tousiours se minant quelque peu d'autant plus tost veut elle estre réparée, cest la raison qui à induit Hipocrates recognoissant la chaleur estre petite au decours de l'aage de conseiller aux vieux de faire plus de repas que les ieunes mais petits. Car pour la modicité de la chaleur ils sont incapables de beaucoup de nourriture, la quantité de laquelle la pourroit estouffer, tout ainsi qu'un petit feu s'amortit par vne trop grande charge de bois où qu'une lampe, quand la mesche est vîée, s'esteint aysément si on luy donne trop d'huile. Si la chaleur disent-ils est languide, & l'humeur tant radicale que acquise est abondante, ceste abondance pourra de loy entretenir longuement ce feu consommant, & donnera subject de se passer de tout autre nourriture par un long interual: mais si leur intétion est de parler de l'humeur radicale, ils se mescôtent: car la chaleur & l'humidité radicale ne fôr qu'un corps & en ce corps indissolublement vnies, & si la chaleur est petite l'humidité le sera aussi: la mesure de l'un est la mesure de l'autre. Si leur desseing est de se tourner du costé de l'acquise, & l'aduouer pour entretien de la chaleur, ils ne se trompent pas moins: car telle humeur acquise est extraicte de la nourriture, si doncques vous la retréchez, l'humeur acquise ne peut subsister: estant

la source tarie le ruisseau demeure sec. Ilz se donnent  
carriere quand ilz disent que l'humeur de laquelle se  
repaist la chaleur peut estre glueuse & espesse, mais  
si cōme ilz disent, & nous le recōgnoissons avec eux,  
ell' est inuisible, elle ne peut auoir l'espaisseur qu'ilz  
ont imaginée. Les corps des flambeaux cœlestes sont  
visibles, pourceque ce sont le parties plus denses de  
leur Ciel. Si doncques la densité se rencontre en ceste  
humeur, elle deburoit estre visible, & quoy qu'elle  
soit diffuse & vnies à toutes les parties du corps hu-  
main, toutesfois tel espanchemēt n'est visible, & ne  
tombe soubz le sens de la veüe: Aussi estce vne sub-  
stance subtile & vaporeuse, & qui n'est denōmée huil-  
leuse & onctueuse, qu'a la comparaiſon de l'huile &  
graisse, qui sont matieres inflammables & cōbustibles,  
esquelles la chaleur n'est qu'accident, mais la chaleur  
en l'humeur radicale est vne substance, de laquelle  
Hippocrates entend parler quand il dit, que ceux qui  
croissēt abōdēt en chaleur naturelle, & veut mōstrer  
que ceste chaleur fait paroistre plus particulietemēt  
la vertu & efficace en vn subiect vaporeux & humide  
mais ce subiect est inseparable de la chaleur, & leur  
accouplement indissoluble, ne faisans qu'un corps,  
& quoy que diuinement ilz puissent estre considerez  
par discours & abstraction, si sont ilz en effect vns,  
& vnies conioinctement, en sorte que iamais ilz ne se  
quittent que par l'extinction del'un & consommation  
de l'autre & en un mesme instant: car tant que la cha-  
leur est en la matiere, & que la matiere est accouplée  
à la chaleur, la mort ne trouue à se placer. A l'aduan-  
ture qu'il se trouuera quelque temperament froid, a-  
uec lequel l'humeur radicale sentira moins l'efficace

C

de la chaleur, i'y consens : mais ie dis, que cela ne peut empescher l'action continuelle de la chaleur en son humeur naturelle, puis que ce feu n'est iamaïs oyssif, & qu'il va tousiours se consommant & l'humeur naturelle avec luy : Et ce considéré, Seneque disoit qu'en naissant nous mourons. Et puis le temperament froid, qui n'est que qualité, peut bien rendre les actions des parties languides & engourdies, mais elle ne peut empescher le cours de la chaleur naturelle, ny le flux de l'humidité radicale. Bien est il vray, que ceste chaleur peut estre d'autant plus affoiblie, que le temperament se trouue plus froid : & si nous supposons vn temperament froid avec exces, a dieu la chaleur naturelle : ce feu & esprit de vies'esteint & amortit, comme nous en auons l'experience en ceux qui par la rigueur du froid, meurent transis & gelez : & les hommes au declin de l'aage & extreme vielleſſe, refroidis par leur complexion demesurement froide, sont bien tost esteints & conduits au dernier periode de leur vie. Ce qui suit & qu'ilz pensent estre à leurs aduantage à moins d'apparence de verité, que tout ce que dessus : Que le phlegme assemblé en quantité puisse sans renouvellement de nourriture entretenir vn long temps la chaleur & humidité radicale, ilz s'abusent fort : car si par le phlegme ilz entendent la partie du sang plus crüe, & qui peut estre perfectionnée és venes & parties, tandis qu'elle pourra acquerir ceste perfection, & que de fait elle sera conuertible en vne substance conuenable à l'humidité naturelle, la vie pourra subsister sans reprise d'alimentz : mais le terme sera court, car la chaleur naturelle des parties par sa vertu coëtrice

produit c'est effect incessamment, & en la disette de nouvelle nourriture se sert de ceste matiere qui est alimentaire. Si par le phlegme ilz sont recognus parler d'une matiere purement excrementeuse, comme de celle qui tombe du nez en gouttes d'eau ou de la morueuse, ou de la vitree, ou de celle qui a forme de plastre leur dire est sans fondement: car telle pituite ne peut iamais estre alimentaire, & ne peut par aucune conuersion auoir de la conuenance à la matiere de laquelle elle doit estre aliment: desorte que la chaleur naturelle n'en fera iamais fomentee, ains seruira à la demolir & amortir. Leur creance n'est en rien fortifiée par le denombrement de quelques animaux, qui mussez aux cachotz de la terre, viuent tout vn hyuer sans receuoir aucune nourriture, demeurans tout ce temps la stupefiez & endormis: ainsi le tesmoignent plusieurs: mais ie ne sçay s'ils sont croyables aux animaux perfectz, cela est plus faisable és insectes, qui n'ont pour principes de leur vie & generation, qu'une chaleur externe agissant en vne matiere impure. Mais posons qu'il y en ayent, qui sans aucun aliment viuent vne suite de semaines, ou de mois, pouuez vous inferer de la, qu'entre les hommes il y en aye aussi qui priuez de toute nourriture, puissent couler beaucoup de semaines, de mois & d'années en vne integrité de vie & de fonctions humaines, par la puissance des causes naturelles. Je ne puis entrer en cest aduis: par ce que tous ces animaux, desquelz ilz nous parlent, ont cela de leur propre nature, de viure & pouuoir viure vn long temps sans qu'ilz ayent besoing de repaistre & determinement en la saison qui leur est precise: cest vne

C ij



propriété de leur espece qui est generale & commune à tous ses indiuiduz. Il n'en va pas ainsi parmy les hommes. Dieu ne les a doués en les creant de ceste condition, qu'ilz puissent passer beaucoup de iours sans nourriture, il leur a conféré vne substance dissipable, car telz sont les principes de leur generation, la semence & le sang maternel, & la chaleur & humidité radicale qui en sont exprimée n'ont pas plus de priuilege: car le produit prent la nature du produisant. De là vient la necessité de boire & de manger en l'homme, il faut qu'à la mesure de la dissipation de sa substance, la reparation se face, autrement la mort luy est certaine. C'est vne loy à laquelle tout autant qu'il y a d'hommes, sont asserviz, & nul n'en peut estre naturellement dispensé. Aussi ce qui conuient à vn indiuidu selon son espece, il conuient vniuersellement aux indiuiduz de ceste espece. Or de viure sans manger & sans boire, n'est de la nature de l'espece humaine ainsi nul des hommes n'a ce priuilege de sa nature & ne luy peut appartenir par les causes naturelles. Pour resolution, la raison & l'experience nous portent à croire, que si en l'espece humaine, il s'en treuve vn qui viue sans boire & sans manger, que la cause n'est point naturelle, ains surnaturelle: & que viure plusieurs semaines, moys & années, la santé n'estant point interessée, ny les aetiōs animales & vitales, ny les naturelles en la plus part endommagées, il faut qu'il y aye vne suspension de la qualité cōsommante de la chaleur, & vne maintenue de l'humidité naturelle en vn estat sans dechet. Car si ceste suspension n'est point, la nature demeure en ses marches naturelles, & à faute d'aliment, le

corps perd sa force, sa substance s'euapore la peau se couure de rides, s'attache aux os, tous les membres se desseichent, & sont saisis d'un marasme mortel. Nous acquiesçons doncques à la suspension, & l'establisant nous sommes à l'abry de tout double. Les Theologiens la tiennent, & la soumettent à la toute puissance de Dieu, elle se verifie par infinis exemples, qui ne sont subiects à controolle. Cest à luy seul à qu'il appartient de rompre le cours ordinaire de la nature il faict remonter les caues contre leur source, separe du feu sa qualité bruslante, arreste le Soleil au milieu de sa course, chage les caues en sang & en vin, & qui malgré la priuation rend aux Aueugles la veüe, aux sourds l'ouye, aux muets la parole, aux morts la vie. Aussi peut il suspendre l'effect de la chaleur naturelle, & faire que l'humidité radicale ne se consume point en l'homme & tout autant de temps que sa toute bonté le vouldra permettre, sans quil soit besoing de viures pour le conseruer. Mais ceste voye est extraordinaire, ceste façon est retiree du cours commun des causes naturelles. Je ne veus m'estendre davantage en ce subiect, ny ne veus encourir le reproche d'estre sorty des termes de ma profession. Il me suffit vous auoir representé, que le corps humain se mine & consume de moment en moment : que la substance dissipée veut estre réparée par la mesme mesure du temps: Que ceste necessité de manger & de boire à esté verifiée en tout ce qui est considerable au corps humain en la substâce, facultez & actions: Que n'y la foiblesse & petitesse de la chaleur naturelle & humeur radicale, n'y l'espeueur imaginaire de ceste substance, ny l'assistance d'un temperament froid,

ny lamas d'un phlegme ne peut empêcher l'action de la chaleur en soy mesme : & que pour sa diminution cōtinuelle il faut vne restauration non interrompue, Et ensuïtte de ce , nous concluons , que par les causes euidētes & naturelles la vie sans alimēts ne peut subsister : ains que par alimēts elle doit estre continuee. Ceste loy est telle que Dieu la imposée à la nature de l'homme , elle est inuiolable, cest vne necessité qui ne se peut rompre ny forcer. Et partant voir vn enfant de dix ans auoir vie, & fermeté en ses actions, depuis sept mois sans manger , sans boire, sans rendre aucun excrement, sans emaciation , sans apparence de maladie , est vn effect du tout hors de la nature des hommes, & dependant d'une cause extraordinaire & surnaturelle. Je m'attends bien que ce discours, qui s'eschappe pour voir le monde , & m'a esté tiré pour seruir à mon amy, qui desiroit l'entretienement de sa requeste, sera examiné & possible contredit : Je n'en seray ialoux, n'ayant rien qui m'affectionne & touche plus viuement, que de voir la verité des choses recognue en vn subiect plein d'admiration , & auquel la puissance du Souuerain Createur est manifeste , qui pour sa gloire se dispense , quand il luy plaist , de l'ordre qu'il à estably en toutes les choses créées.



## SECOND DISCOVRS.

**L**ORS que mon discours de l'inappetence sur le subiect d'un enfant de Vau-profonde confins de Sens, fut mis sous la presse, desia sept mois s'estoient escoulez, pendant lesquels luy, qui n'auoit encore attainé l'an dixiesme de son aage, s'estoit conserué en vie sans boire, sans manger, sans rendre aucuns excrements. Nous auons tenu cela pour vn grand merueille, mais ce qui nous le faisoit admirer d'auantage, estoit l'integrité de ses actions, & embonpoint des parties sans apparence d'emaciation. Enuirō ce temps la, l'enfant fut mené à Fontaine-bleau, pour le faire veoir au Roy & à la Reine. Au retour pour ce qu'il fut ramené en charrette & rudoyé de hoquets, il se trouua foible, s'aliēta & desista de marcher, demourant tousiours en son inappetence, & sans dechet de sa premiere habitude. Vers la feste des Roys en l'annee presente il se recognut plus ferme, commença de se leuer & soustenir, chemina mais courbé, comme il aduiant à ceux qui arriuent à vne vieillesse caduque, par la foiblesse des esprits & declin de la chaleur naturelle. I'estois resolu de le voir sur le lieu, pource que i'ē auois escrit sous l'assurāce que m'endōnerēt personnes dignes de foy qui tous estoient tesmoins oculaires, ne s'estandant lors ma curiosité plus oultre. Et pource qu'allant sur le lieu ie ne pouuois luy donner plus de troys heures



& que ce temps me sembla trop court pour le bien recognoistre, i'aduisay par l'entremise de mes amis de le faire venir en ma maison avec la plus grande douceur que faire se pourroit, ie lay eu par ce moyen le vingt & vingt & vnième de Mars. Le iour qu'il arriua estoit dedié à vne foire annuelle, fut conduit sur le lieu, & de la descend chez moy : Et pource que ayant pris sa nourriture au village peu frequenté, & proche d'un bois, son humeur parmi ceux qui luy sont incongnuz se trouue vn peu rude & sauuage. Pour l'appriuoiser ie luy donne quelques bagatelles & amusements de petits enfans, & par ce moyen ie gaigne sur sa rusticité & nature agreste vn peu de priuauté. Ayât aduis, qu'aux ouuertes que lon luy faisoit de boire & de manger il se piquoit fort, ie donay ordre que lon ne luy en parla point, cependant ie le considere curieusement, me familiere avec luy autant que ie puis, & fais en sorte que ie le rend plus maniable moins farouche. Chacun est desireux de le veoir, & la foule l'importunoit & la refuyoit. Et pource qu'il me sembloit auoit du cōtētemēt quād on luy faisoit veoir quelques iolietez, ie le fis cōduire en vne maison assez proche de la mienne & quasi en frōt, ou se faisoit mōstre d'vne fontaine artistemēt elaborée, garnie de pompes forcees, tuyaus, cuuettes, bassins, figures, roues mouuantes, ressorts a plusieurs effetz. La luy fit donnee vne place, de laquelle il pouuoit a son aise auoir la veüe entiere de ceste ingenieuse machine. Il s'y entretint fort long temps, iusques a ce que la nuict venue, se resentant de quelque lassitude, il est ramené en ma maison, s'approche du feu, demeure assis quelques temps, &

apres vn peu de relache il demande le liēt: iusques a la il n'auoit fillé les yeux ny en chemin , ny depuis sa venue. Il se couche dort & repose doucement , on le veille pour recognoistre ce qu'il feroit en dormant , il demeure quoy iusques à ce que la nuit passée & le iour venu il se resueillast de soy mesme , demanda a se leuer & a prier Dieu, sçachant qu'il estoit esueillé , i'entre en la garderobe en laquelle il estoit, ie le veoy, le touche , parle a luy , le trouue assez gay , & auoit contentement du repos de la nuit , ie luy fay apporter vne chemise , desirant de le voir & obseruer nud , il ne la refuse point, despouille la sienne fraîchement, endosse celle que ie luy fais donner. En sa nudité ie le touche par tout , ie prens garde à toutes les parties du corps , ie n'y truuue que redire , toutes se trouuent bien formées , reuestues de chair & sans amaigrissement. Je porte la main sur la poitrine & sur la région du cuer, i'en sens le battement ferme & bien réglé, ie touche les arteres , le poux se trouue bon, ie l'auois ia manié plusieurs fois & recogneu esgal en son eleuation & depression, dilatation & contraction. La langue se trouue assez coloree , le flair insipide les dents sans crasse, la face en son tout recommandable le front haut & large mediocrement , les ioues remplies, les yeux brillans mais noirs, & vn peu enfoncez son regard est vn peu triste & farrouche, mais enuisez le pere , & vous iugerez que c'est vn rapport de ses yeux , le nez paroist bien formé , & ha vne eminance de beauté sur les autres parties de la face , la bouche est petite , les leures sont assez colorees , encore que tout le visage soit blesme, le manton tient du poinctu & du rond , la teste est couuerte medio-

D

crement de cheueus. Certes l'Enfant est vn subiect admirable, l'estat auquel il se voit du tout merueilleux, & sa vie sans boire & sans manger plus que merueilleuse, ayant desia sain & dru frâchi plusieurs mois de son inappetence. Ceste cōsideration a fait, que l'ay creu ce premier examē deuoir estre suivi d'vne scōde reueuë. I'obtins doncques du Pere de l'Enfant, qu'il me seroit ramenë es festes de Pasques, ce qui s'effectua, & lors le Pere fut separé de l'Enfant, il coucha seul, & l'Enfant a cela que la solitude ne luy apporte point de crainte. I'en euy pas moins de soing de le considerer que la premiere fois, lors il me sembla plus ferme, moins courbé & moins rude. Son humeur est fort enfantin, aussi a il les impressions & affections d'enfant, il s'offroit a benir la table, & y estoit porté de son propre mouuement, nous voyoit boire & manger, sans faire demonstration que cela luy depleust, respondoit aux interrogations qui luy estoient faictes, s'entretenoit de bagattelles, formoit des demandes sur les obiects qui se presentoient à ses yeux, alloit & venoit de chambre en chambre, deuisoit avec mes domestiques. Ie l'ay encore eu en ma maison deux autres fois, Aux festes de Pentecoste & autant de temps que la premiere & seconde fois. Ie le trouuay ceste troisieme plus droict, plus ferme & plus fort qu'au parauant, mais il ne me sembla poinct que le corps eut pris aucun accroissemēt, ains estoit retenu en vne mesme grandeur & grosseur si estoit il plus prompt à cheminer & faisoit veoir qu'e beaucoup de choses il estoit amelioré, la memoire ne luy manquoit point des noms de mes domestiques, car il se resouuenoit & discernoit fort bien les anciens

qu'il auoit veu des nouueaus. Il s'estoit rendu plus priué, & pourueu que l'on luy promit quelque chose, il se laissoit mener ou l'on vouloit ce qui me donna plus de plaisir, fut le maniment d'un miroir, il se voyoit dedés & cherchoit au derriere ce qu'il voyoit en la glace, & avec vn petit baston qu'il y faisoit passer s'essayoit de toucher la forme representee. Vn de noz Chirurgiens le mena en sa maison, il luy fait voir son Cabinet, manier quelques ferremans à vifs il les defassembra, puis les remit en leur premiere forme assez industrieusement. La derniere fois que ie l'ay eu chez moy & veu, fut en Septembre dernier & les premiers iours du mois. Vn gentilhomme qui estoit à Sens, pour affaires qui regardoient Monsieur le Conestable, desiroit le voir, & soubz la promesse d'un plumache alla en son logis avec luy, & ou il voulut: aussi ie le trouuay tout redressé, plus ferme sur ses pieds & plus vif. Je scay bien que toutes les fois que ie l'ay eu, que le temps de son seiour en ma maison, a esté sans boire, sans manger, sans desir & sans rendre aucuns excremens: & quant ie l'ay eu en quelque part qu'il allast on me rendoit bon compte de ses deportemens. Je ne puis aussi me defier de son absence: car il n'y a personne de Vauprofonde ou du voysinage qui ne tesmoigne son abstinence totale, cessation de boire & de manger & de reiections d'excremens de puis dix-neuf moys. Je croy que ceste curieuse recherche que i'en ay faicte, donnera subiect a ceux qui ne l'ont veu, d'adiouster foy a ce discours qui ne peut estre que veritable, ayant pour caution infinies personnes, & mon honneur qui m'est autant, voire plus pricieux que la vie. Mais ie

D ij



ne puis passer sous silence que de toutes les choses que j'ay observées, celle qui est la plus remarquable, & qui me ravir le plus est le sommeil, en luy esgal & conforme, & en durée & au temps, à celuy duquel son saisis ceux qui conseruent leur vie avec le boire & le manger : & ce ravissement est fondé sur la nature proprietez & causes du sommeil, qui est vne affection en laquelle les fonctions sensitiues & motiues, la respiration exceptee sont discontinuees & interromises. Et pource que ces fonctions dependent des facultez, & que les effets ont vn mesme principe que leurs causes, estant le cerueau le siege & le principe des facultez animales, il l'est consequemment des fonctions : de la nous inferons que le sommeil qui donne relache & intermission aux fonctions animales, appartient au cerueau. Or ce qui nous tire en admiration, regarde principalement la cause efficiente du sommeil. Tous aduouent que c'est vne vapeur extraitte de l'aliment, laquelle s'esleue au cerueau, ou s'espaisissant par la froide complexion de ceste partie, lie, garrotte, arreste les esprits & les rend immobiles, empesche leur influence, comme feroit vn gros & espais nuage les clairs rayons du Soleil, iusques a ce que ceste vapeur soit attenuée & dissipée, leur estant la liberté de se glisser & resspandre par toutes les parties restituée. Supposant la vapeur estre cause efficiente du sommeil, & qu'elle procede de l'aliment, puis que l'Enfant duquel il s'agit ne boit ny ne mange, il n'y peut auoir de vapeur de la part de l'aliment, & cessant laquelle le sommeil doit cesser, qui est vn effet, l'estre & conseruation duquel depend de la vapeur, comme la pluye des vapeurs

qui s'esleuent en la moyenne region de l'air. Aussi le sommeil nourriçon de la vapeur, ainsi qu'ell'est fille de l'aliment ne peut subsister, si l'aliment vient à manquer à la vapeur, & la vapeur au sommeil. Ors est il que l'Enfant, subiect de ce discours, vit sans boire & sans manger, & partant ne s'engendre en luy ceste vapeur, qui est productrice du sommeil. Mais passant outre & ne nous arrestant a ceste cause commune, discourōs d'une autre qui gist au reflux & retour des esprits & de la chaleur influente vers les parties internes. Car en ce retour, le sommeil interuient qui donne repos aux fonctions animales, iusques a ce que les esprits dissipiez par veilles, ou par quelque grand trauail, soient par la conuersion de la nature agente vers l'alimēt reparez, & en telle quantité accreus, qu'ils puissent suffire aux operations animales: operations qui ont de l'intermission, & cessent pour vn temps: parce qu'elles ne sont fomētees, ny entretenues de leur propre trauail. Il ne leur en va pas comme aux fonctions naturelles, car celles cy trauaillent sans interruption & relasche, d'autant qu'en ceste action continue, elles se preparent l'aliment, qui les foment & maintient. Aussi la fin pour laquelle le dormir a esté donné à l'homme, est à ce que resueillé, renouuellé & renforcé d'espris, il puisse commodement effectuer ce qui est du deuoir des fonctions animales. Nous recueillons de cecy, qu'en la retraction des esprits, intrusion & conuersion de la chaleur vers les parties internes, l'aliment doit seruir de matiere, pour la regeneration & restitutiō des esprits dissipiez: de sorte que la carence & priuation de l'aliment, rend la perte des esprits

irreparable : considéré que leur reparation deriue de ceste source, comme le ruisseau du bouillon de la fontaine. Et partât l'Enfant duquel nous parlons, par le defect de l'aliment, est incapable de ceste regeneration & renfort de nouueaux esprits. Et si la retrocession & renuoy au dedans tant des esprits que de la chaleur se faiët en luy, & que les parties externes soient abandonnees de leur assistance, qu'en peut il reussir, puis que le subiect qui est l'aliment, sur lequel ils se doibuent employer, ne s'y rencontre pas : si tant est que la vapeur, qui doibt reialir de l'aliment ne soit point, pource que cestuicy manque, les esprits aussi qui n'abandonnent les parties externes, que pour la coction & perfection de l'aliment, n'auront ceste resäillie pour l'effet d'une chose qui n'est point : autrement ceste action n'a ny but, ny fin, & nature contre son cours feroit vne chose sans dessein. Ores est-il qu'elle a pour but la perfection & coction de l'aliment, afin d'en tirer la vapeur, laquelle grossie & condensee introduit le sommeil, & à ce que de ceste mesme matiere elle produisit nouueaux esprits, lesquels apres l'interruption du sommeil & resolution de la vapeur, puisse se couler librement & sans obstacle vers les parties detenues en repos pour l'accomplissement de leurs fonctions. Tant y à que toutes ces choses considerees, il se veoit que cette petite creature non alimentee, n'a rien en soy qui puisse exciter le sommeil réglé & naturel, puisque la matiere & les moyens luy manquent, & que naturellement rien ne se faiët de rien. Si ce n'est que l'on vult imaginer vne euaporation, qui seroit non de l'aliment, ny de la retrocession des esprits & chaleur,

ains du sang laquelle donnast estre au sommeil, mais telle imagination seroit sans fondement. Car si le sang s'euaporoit, n'estant réparé par la nourriture, depuis dix neuf moys & plus que l'enfant en est privé, que la faculté appetitiue est abolie, il fust du tout exangue & aride. Je dis plus, qu'il n'auroit peu subsister, n'ayant rien en soy qui peut le maintenir. Car en fin tout corps qui s'euapore, s'il n'est réparé, se deperit & vient à neant. Ores s'est-il conservé, du iour qu'il a cessé de boire & de manger, plain, charnu & sans emaciation, vit avec les fonctions ordinaires, dort & sommeille à la mesure des autres, n'est point arresté, ny attaché au liect, & presentement est tel qu'il estoit des l'entrée de son inappetence. Voila en fin ce que nous auons remarqué en luy & obserué, & tenois avec subiect ce merueille fort grand. Aussi pouuons nous dire que tout est en luy outre le cours ordinaire de la nature humaine, & que c'est vn effect qui appartient à vne cause surnaturelle, comme i'en ay faict assez bonne preuue en mon premier discours. Je me fermeray icy sans entrer en vne plus longue estendue de parolles, me contentant d'auoir satisfait à la curiosité & au desir de ceux, qui ont surmonté la volonté que i'auois de ne publier ceste mienne obseruation: si ell'a du merite, & qu'elle puisse estre vtile l'obligation de me l'auoir extorquée leur en sera deuë.

I'adiousteray pour les curieux que le nom de l'Enfant est Iean Godeau, duquel les Pere & Mere sont encore viuâs qui sont tenus pour gens de bien & sans estre taxez d'aucun mauuais bruit parmy leurs compatriots & voisins.